

CH. PELLAT

CH. PELLAT

Ibn Hazm, Ibn Suhayd et  
Ibn Hazm, Ibn Suhayd et  
la poésie arabe

Le titre, plutôt vague, de communication, a été choisi à dessein pour me permettre d'une part d'énoncer quelques généralités sans entrer dans trop de détails, d'autre part, de rendre un hommage aux deux poètes cordobans en y associant l'orientalisme espagnol en la personne du Professeur Emilio Garcia Gómez; le maître incontesté de la poésie arabe d'Espagne a en effet écrit, sous une forme extrêmement condensée, une séduisante théorie qui mérite certainement d'être reprise et développée: en deux mots, Ibn Hazm et Ibn Suhayd, que l'on a une profonde amitié, peuvent être regardés comme les chefs de file d'une école littéraire tendant à la création d'une poésie spécifiquement andalouse. Il conviendrait donc d'essayer de préciser la nature de leurs relations et de rechercher les éléments qui militent en faveur de cette thèse ou qui, au contraire, tendraient à l'infirmer.

Ibn Suhayd naît en 582/602 dans la Muniya; al-Mugra où précisément une stèle inaugurée cette semaine rappelle qu'Ibn Rham a vu le jour en 384/994; ce dernier passa son enfance dans le harem de son père, tandis que le jeune Abu'Amr ne désigne pas de s'arrêter dans la rue avec les garçons et les filles de son âge; nous connaissons ce détail grâce à un texte ravissant qu'E. Garcia Gómez a jugé bon d'exploiter pour imaginer le jeune Ibn Hazm allant poster quelques instants auprès du vieil al-Mansur,



## CH. PELLAT

# Ibn Hazm, Ibn Suhayd et la poésie arabe

Le titre, plutôt vague, de cette communication, a été choisi à dessein pour me permettre d'une part d'énoncer quelques généralités sans entrer dans trop de détails, d'autre part, de rendre un hommage aux deux poètes cordouans en y associant l'orientalisme espagnol en la personne du Professeur Emilio García Gómez; le maître incontesté de la poésie arabe d'Espagne a en effet émis, sous une forme extrêmement condensée, une séduisante théorie qui mérite certainement d'être reprise et développée: en deux mots, Ibn Hazm et Ibn Suhayd, que liait une profonde amitié, peuvent être regardés comme les chefs de file d'une école littéraire tendant à la création d'une poésie spécifiquement andalouse. Il convient donc d'essayer de préciser la nature de leurs relations et de rechercher les éléments qui militent en faveur de cette thèse ou qui, au contraire, tendraient à l'infirmier.

Ibn Suhayd naît en 382/992 dans la Munyat al-Mugira où précisément une stèle inaugurée cette semaine rappelle qu'Ibn Hazm a vu le jour en 384/994; ce dernier passe son enfance dans le harem de son père, tandis que le jeune Abu'Amir ne dédaigne pas de s'amuser dans la rue avec les garçons et les filles de son âge; nous connaissons ce détail grâce à un texte ravissant qu'E. García Gómez a jugé bon d'exploiter pour imaginer le jeune Ibn Hazm allant passer quelques instants auprès du vieil al-Mansur,

car Ibn Suhayd y raconte avec force détails une de ses propres visites au *hāgib*. Dès l'âge de huit ans, selon le même texte, Abu 'Amir est nommé par al-Muzaffar chef de la police (*'aqada li 'alā l-surta*), et cette fonction sans doute honorifique ne l'empêche pas de se préparer à la carrière de *kātib* et de s'adonner à la poésie; ses plus anciens vers conservés remontent en effet à une période antérieure à 394/1004 et révèlent un talent poétique précoce. Dès ce moment-là sans doute Abu 'Amir et Abu Muhammad Ibn Hazm se connaissent et s'efféquentent, mais la première attestation de leurs relations n'est pas antérieure à l'année 400/1009; elle figure dans la *Risālat al-Tawābi' wa-l-zawābi'* et apparaît sous une forme qui, bien que dans une certaine mesure obscure, doit cependant permettre une interprétation correcte (ce sont les *tābi'a*, s d'al Gāhiz et de 'Abd al-Hamid qui parlent):

وتدبرنا انك لا تجاري في ابناء منسك... فمن اشد هم عليك؟ - قلت: جاران  
 دارهما صتب والاث ثابتة قرب... - فقالا: الى ابي محمد تشير وابي القاسم  
 وابي بكر؟ - قلت: اجل... اما ابو محمد الماتصلي نبي لسازمه عند المستعين  
 ونساعته زرافة استعواهما من الحاسدين... واما ابو بكر ناقصر واقصر  
 على قوله: له تاربعه توريد واما ابي القاسم الاقلبي الخ

Pour tirer de ce texte le profit le plus grand, il convient de se rappeler que, contrairement à ce qu'on pense généralement, cette *Risāla* est une œuvre de jeunesse puisqu'elle est nommément dédiée à Abu Bakr Ibn Hazm, frère aîné d'Abu Muhammad, né en 379/989, mort pendant l'épidémie de peste en du l-qa'da 401/juin 1011, à l'âge de 22 ans. Bien qu'une seconde "édition" semble avoir été faite plus tard ou que de nouvelles pièces de vers aient été ajoutées au texte original, l'allusion à al-Musta'in, qui régna une première fois du 16 rabi' I 400/ 7 novembre 1009 au mois de sawwāl de la même année/ mai juin 1010, puis de sawwāl 403/mai 1013 à muharram 407/ juillet 1016, permet de penser que l'incident en question eut lieu au cours du premier règne du calife umayyade. Parmi les trois personnes qui avaient médité d'Abu 'Amir, Abu l-Qāsīm est immédiatement identifiable; il s'agit en effet d'Ibn al-Iflili, le comentateur d'al-Mutanabbi; Abu Bakr est, de toute évidence, le dédicataire de la *Risāla*, à qui Ibn Suhayd n'avait pas tenu rigueur de l'avoir accudé d'être aidé par une *tābi' a*. Reste Abu Muhammad, qui est très vraisemblablement le grand Ibn Hazm; les deux jeunes gens se connaissaient donc déjà bien, et le petit incident en question ne fut sans doute qu'un léger nuage bien vite dissipé, quoique les sentiments prêtés par

Ibn Suhayd à Ibn Hazm puissent paraître en quelque mesure inquiétants. La réponse du poète calomnié révèle d'ailleurs une certaine acrimonie:

أصاخوا إلى قولِي ما سمعت معجزا      وغاصوا على لسرى طائيا هم امري...  
 أما علموا أني إلى العلم طامع      وأن الذي سبقا على كرتي يجري؟

On sait qu'Ibn Hazm demeura à Cordoue jusqu'en 404/1013, date à laquelle il dut émigrer à Almeria, d'où il ne revint qu'en 409/1019, pour se rendre bientôt à Játiva. Ibn Suhayd, en revanche, était éperduement amoureux de sa ville natale

عجزت معمر الصبا نازية      لها في الحشا صورة الغاية  
 زلت بالجمال على لسرا      فيما هبذا هي من رأيي

qu'il ne quitta plus tard que pour échapper à la prison. Il est probable que les deux amis échangèrent des correspondances, et Ibn Hallikan parle de *mukātabāt* et de *mudā' abāt*, sans en donner aucun spécimen.

Al-Maqqari, de son côté, rapporte qu'un jour où il faisait très mauvais temps, Ibn Hazm, alors à Cordoue, rendit visite à Abu 'Amir qui fut tout à fait étonné de le voir paraître chez lui:

يا سيدي متلك يتكفي في هذا اليوم؟

lui dit-il avec une nuance de respect inattendue; mais Abu Muhammad improvisa ces vers:

ولم يأت الدنيا... وينك لجة      وفي الجو صبور دائم وحرير  
 نسول ردي فيك نوح مسلما      ولم يعذر لي اليك طريق

qu'il ne faut peut-être pas prendre au pied de la lettre.

Quoi qu'il en soit, nous savons qu' en 414/1023, les deux amis se retrouvent auprès d'al-Mustazhir en qualité de ministres, avec Ibn Burd al-Akbar et Abu l-Mugira 'Abd al-Wahhāb Ibn Hazm, le cousin d'Abu Muhammad, avec qui Ibn Suhayd paraît avoir été particulièrement lié. Al Fath Ibn Hāq-ān, dans son style imagé, compare Abu 'Amir et Abu l-Mugira aux deux inséparables fami-

liers de Gadima al-Abras et insinue qu'Abu 'Amir eut une influence pernicieuse sur Abu l-Mugira qui, du vivant de son ami, ne commit aucune bonne action. Je n'ai aucune confiance dans les affirmations d'Ibn Hāqān, mais sans doute Abu l-Mugira était-il plus proche d'Ibn Suhayd, par le goût qu'il prenait aux plaisirs mondains, que son cousin Abu Muhammad, certainement moins sensible aux attraits de la frivolité et du libertinage. Dans un poème inséré après coup dans la *Risālat al-Tawābi' wa-l-zawabi'*, Ibn Suhayd fait de ce dernier un éloge qui ne manque pas d'ironie et le présente en tout cas comme un défenseur de la vertu:

ردون اعتزاي هضبة كسيرة  
 من الحزم سلمانية في الملائسيرة  
 وانت ابن حزم من حشرون حشرا  
 اذا ما شرفنا بالمجدد العواثر  
 نساء من التاويل ميرا موزدا  
 اخوشا ميعات كريم العناصر

Ibn Hazm, de son côté, dédiera à son ami une *risāla* sur l'*I'gāz al-Qur'ān*, ce qui permet de mesurer la distance qui sépare les deux hommes sur le plan religieux.

Le nouveau calife, al-Mustazhir, ne règne que 48 jours, et son successeur, Muhammad III al-Mustakfi, le fait exécuter, tandis qu'il jette en prison les deux Ibn Hazm; Ibn Suhayd, lui, réussit à prendre la fuite et à aller se mettre, à Malaga, au service du Hammudide Yahyā b. 'Ali. Il faut noter à ce propos une autre différence entre Abu 'Amir, qui était prêt à servir les maîtres envoyés à Cordoue par le destin, et Ibn Hazm, profondément légitimiste et attaché aux Umayyades; jamais ce dernier n'aurait écrit un vers comme celui qui figure dans une *qasida* adressée par Abu 'Amir à Yahya al-Mu'tali:

وان هضمت حقي امية عندنا  
 نراتا الى ظهر المحبة هاشم

Et au moment où Ibn Hazm commence à connaître l'existence mouvementée d'un polémiste plein de fougue, Ibn Suhayd se fait pour ainsi dire le complice de Hisām III, qui a pourtant spolié les 'Amirides auxquels il reconnaît tant devoir; il déclame alors publiquement, en gumādā II 421/juin 1030, après l'exécution du vizir 'Abd al-Rahmān b. Muhammad b. al-Hayyāt, une violente *qasida* dont le premier vers donne le ton:

احللتني بجملة الجوزاء  
 وريدت عندك من دم الاعداء

A cette époque, Ibn Hazm était éloigné de Cordoue, et il est possible que les deux amis aient encore échangé des correspondances. Leurs relations devaient prendre fin à la mort prématurée d'Ibn Suhayd le 29 gumādā I 426/11 avril 1035, à l'âge de 44 années lunaires. Au cours de sa dernière maladie, qui n'avait en rien diminué ses facultés intellectuelles, Abu 'Amir avait adressé à ses nombreux amis de touchants adieux versifiés; il n'avait pas oublié Ibn Hazm et, dans une pièce où E. García Gómez voit un rare stoïcisme:

رما رأيت العيش ولي براسه      وايقنت ان الموت لا تشك لاجتي  
 تمنيت اني لسانك في عيابه      باعلى مهب الريح في راسك شاقوه  
 ادرت تستيط الحب في فضل عيشة      وحيدا واحسو الماء في نبي المفاوهر

Lui avait demandé de perpétuer sa mémoire:

من مبلغ عني ابن حزم وكان لي      يدا في ملهاتي وعند مضائتي ...  
 فلا تفس تبايني اذا ما تقدرني      وتذكر ايامي وفضل خلائتي  
 وحريك له بالله مرها ذكرتي      اذا غيبوني كل شهر غراؤمي ...

La réponse d'Ibn Hazm avait voulu être une consolation et donner au moribond une lueur d'espoir:

ابا عامر ناديت خلا مصانبا      يفديك من دم المخطوب اطواروه ...  
 شائد يجلوها ايله بلطفه      فلا تاحس ان الدهر جيم المضايوه  
 ورب السير في يد الدهر طلوه      ومنظوره والدهر اسوره سائويه

Les quelques données dont j'ai fait été dans cet exposé nécessairement bref montrent que, dans l'ensemble, les relations des deux hommes furent empreintes d'une amitié réelle, en dépit de la diversité de leurs caractères et des chemins divergents que les circonstances les obligèrent à emprunter; en revanche, je n'ai trouvé aucune indication sur des rapports qui se situeraient sur le plan de la littérature, et je dois maintenant me référer à E. García Gómez qui, dans son admirable synthèse intitulée *Poesía arábigoandaluza*, associe intimement Ibn Suhayd et Ibn Hazm à la tête d'une nouvelle école de poésie.

Selon le grand spécialiste de la poésie arabe d'Espagne, celle-ci suit à peu près la courbe suivante:

— au IIe/VIIIe siècle, une poésie arabe de type bédouin coexiste avec la poésie romane populaire;

— au IIIe/IXe, siècle, d'une part une sorte de fusion s'opère entre les deux lyriques avec la création du *muwassah* qui demeure une poésie populaire et légère, d'autre part, la poésie irakienne moderniste et néo-classique fait son entrée en Espagne;

— vers la fin du IVe/Xe siècle, al-Andalus prend conscience de sa personnalité et, tandis que la poésie populaire se développe, une poésie nouvelle, moins soumise à l'influence orientale, plus espagnole en un mot, commence à se faire jour et trouve d'enthousiastes partisans dans un groupe d'aristocrates cordouans dont les chefs de file sont Abu 'Amir et Abu Muhammad: "Este nuevo escalafón se halla representado por una escuela literaria de jóvenes estetas cordobeses de buena familia..., que creo poder personificar en dos grandes figuras: en Ibn Suhayd y en el Ibn Hazm mozo. Esta escuela era, en un cierto sentido, revolucionaria: renegaba de los maestros, detestaba los métodos pedagógicos al uso, aborrecía la tradición libresca, pretendía crear sin andadores ni polleras, y sostenía que el poeta nace y no se hace, tesis que entre nosotros es un tópico, pero que en Oriente constituye piedra de escándalo. De otra parte, era fundamentalmente aristocrática —por tanto, arabófila— y despreciaba la literatura popular, que representaba, por ejemplo, la "muwassaha". Para nutrir ese pío de arabización estaba muy al tanto de las novedades orientales, pero, a la vez y paradójicamente, las odiaba, aspirando a dar a su obra un matiz cerradamente nacionalista, cuyo símbolo he encontrado alguna vez en este verso de Ibn Hazm:

¡Vete en mal hora, perla de la China!

Me basta a mí con mi rubí de España.

Le même année, dans son introduction au *Collar de la paloma*, E. García Gómez développe la même idée et se demande quel était l'idéal du groupe aristocratique en question: "Este núcleo selecto... propugnaba, como tantas otras minorías musulmanas contemporáneas, una defensa y expansión del "arabismo", a costa de las particularidades populares y locales... Los otros puntos del programa del juvenil grupo aristocrático eran cabalmente estar muy al tanto de las modas literarias bagdadíes para poder darlas por sabidas, desentenderse de ellas y rivalizar con ellas; en suma, leer mucho para, una vez asimilados los modelos, zafarse de andadores y de libros y... crear".

Faisant grand cas du vers d'Ibn Hazm déjà cité:

يا جومر الصين لستما فقد خيبت بياقوتة الارزنش

où il voit une tendance nationaliste, E. García Gómez découvre dans la notice d'Ibn Bassām sur Ibn Suhayd quelques données positives qui viennent appuyer sa thèse: "se lamenta de la "jerga bárbara" que se hablaba en Córdoba; se queja de los malos maestros que había en la capital; publica los versos que ha compuesto para competir con los poetas orientales; afirma que la buena literatura consiste en el temperamento del escritor y no en la simple erudición ni en la corrección gramatical; sienta que el mejor instrumento del escritor es la inteligencia, que faltaba a tantos sabios y prosistas rutinarios de su tiempo; cree que es Dios quien enseña la retórica, y no los maestros, o sea —y se basa en un texto alcoránico— que "el poeta nace y no se hace", doctrina audaz en literatura árabe, y establece el principio, igualmente osado entonces, de la renovación literaria, es decir, que toda época y momento histórico deben tener su literatura propia".

Dans un article que doit paraître dans la revue *al-Andalus*, j'ai repris toutes les données de la *Dahira* et analysé les textes dans lesquels Ibn Suhayd apparaît en quelque sorte comme un critique littéraire, et il ne me semble pas utile de m'étendre aujourd'hui sur l'embryon d'art poétique que l'on peut y découvrir. Je voudrais simplement insister sur quelques points dignes d'intérêt.

Une bonne part de la production poétique d'Ibn Suhayd — qui n'est pas la moins bonne — remonte à sa jeunesse et a pris place dans la *Risālat al-Tawābi' wa-l-zawabi'*, moyen original de présenter au lecteur les pièces que le poète considère comme les meilleures; de son côté, Ibn Hazm a trouvé, en écrivant son *Tawq al-hamāma*, un procédé aussi élégant pour parvenir au même but, mais là s'arrête le parallélisme car, dans la *Risāla*, Ibn Suhayd, nourri dès son enfance aux sources orientales de la poésie et de la prose d'art, pourvu d'un talent poétique précoce et doué d'une suffisance courante chez les poètes arabes, veut essentiellement montrer qu'il est capable de rivaliser, seul, non point avec un poète oriental unique, mais avec les plus grands noms de la littérature arabe, qu'il peut briller dans les genres illustrés par les célébrités mises en scène, qu'il est à la fois *sā'ir* et *hatib*, c'est-à-dire poète et, ici, prosateur d'art. Le génie d'Ibn Suhayd apparaît surtout dans le cadre qu'il a imaginé, cette visite au pays des djinns, des génies inspireurs des grands poètes et écrivains à qui il demande leur *igāza*, en quelque sorte leur bénédiction, mais les

vers présentés sont de haute qualité, et je me bornerai à citer ceux-ci, sur le *dabib*, qui sont justement célèbres :

وما تملأ من سكره	منام ونايت عيون العسس
دنوت اليه على بعت	دور فيجور درى ما الشهن
ادب اليه ديب الكرى	والسواليه لسحو النفس
وبت به ليلى ناعيا	الى ان تبسم زهر الخلس

Au moment où il composait ces vers, Ibn Suhayd n'avait probablement jamais pratiqué le *dabib*, et l'on ne peut en aucune manière considérer qu'il a décrit ainsi une scène vécue. Je n'ai pas le temps de m'étendre sur ce point, mais une des idées fondamentales d'Abu 'Amir est que, pour être jugé en connaissance de cause, un thème poétique doit avoir déjà été traité afin qu'existe une base de comparaison; d'illustres prédécesseurs servent ainsi de repoussoir à Ibn Suhayd dont le talent réel éclate aux yeux de tous les connaisseurs; la création ne peut s'appliquer qu'à la forme, et tout, chez lui, *n'est qu'exercice d'école*, même ses panégyriques de l'âge mûr où il pleure sur les *atlāl*, même ses poèmes bachiques où l'on sent l'influence d'Abu Nuwās. Il ne suit pas une mode, mais se montre éclectique et, reconnaissant le talent des grands poètes qui l'ont précédé, s'efforce de faire mieux qu'eux. Ce vers est à cet égard révélateur :

امود بما لم آتته متعرضا      لحسن المعاني تارة فازير

Il est d'autre part curieux qu'Ibn Hazm, dans sa célèbre *Ri-sāla fi fadl al-Andalus* ne cite Ibn Suhayd que parmi les *bulagā'*, c'est-à-dire les prosateurs d'art, sans avoir l'air de le considérer comme un poète particulièrement remarquable. De fait, Abu 'Amir ne sépare guère la prose de la poésie, et son souci constant, dans ses *rasā'il*, est de définir le *bayāan*, le talent littéraire et non la rhétorique, dont il se sait détenteur. S'interrogeant sur l'évolution de la littérature arabe, il sait en distinguer les diverses phrases et se montre conscient des changements survenus dans le temps, comme de la diversité des goûts selon les classes sociales, ce qui ne veut pas dire qu'il estime venu le moment de promouvoir une littérature purement hispanique. Bien au contraire, la littérature arabe est pour lui homogène, et c'est l'étude des grands poètes et prosateurs orientaux qui le conduit à formuler quatre idées fondamentales :

1. — Le talent littéraire (*bayān*) ne réside pas dans le métier et l'imitation servile, mais dans les aptitudes naturelles (*tab'*);

2. — La beauté est indéfinissable et inexplicable, car elle est faite d'éléments subtils, insaisissables; elle provient uniquement des dons innés de l'artiste;

3. — C'est Dieu — et non les livres et les maîtres — qui enseigne le *bayān*;

4. — Ce dernier est nécessaire à la prose, bien qu'Ibn Suhayd distingue trois catégories d'hommes de lettres à qui il décerne le titre de poètes: ceux qui composent difficilement, mais bien; ceux qui bénéficient d'une inspiration débordante; enfin ceux qui font appel aux ressources du métier, mais il s'élève longuement contre l'utilisation du *badi'* et part en guerre contre ceux qui le croient suffisant pour faire de bonne poésie.

En gros, E. García Gómez a donc raison, en ce sens qu'Ibn Suhayd tente de répudier l'emploi des clichés et des figures de rhétorique particulièrement usées, pour créer selon l'inspiration et l'inspiration seule, mais il respecte cependant les *thèmes traditionnels* et se sent bien l'égal des poètes orientaux qu'il considère comme ses maîtres. L'art poétique qu'il esquisse n'est pas véritablement andalou, et le jargon barbare qu'il reproche à ses compatriotes prouve à l'évidence qu'il se raccroche aux sources les plus pures de l'arabisme. Sans doute lance-t-il un cri d'alarme, mais il n'a rien à proposer pour conjurer le danger et n'est pas capable d'insuffler le *bayān* à son ami Ibn Hazm qui, s'il compose des vers d'une certaine fraîcheur dans lesquels l'inspiration personnelle joue son rôle, n'est cependant pas un poète révolutionnaire; faisant appel aux ressources du métier, il est fier d'avoir inclus quatre comparaisons dans un même vers:

كُدُمُ الزَّوَى وَالْعُشْبُ وَالْأَجْرُ وَالرَّصَى  
تَرَانٍ وَأَنْوَاءٌ وَنَحْسٌ وَسَدْرٌ

et cite même avec complaisance un autre vers dans lequel il a réussi à en placer cinq:

وَلِيْ اِيضًا مَا حَوَاتِمُ مِنْ هَذَا وَهُوَ تَشْبِيهُ مَحْصَاةِ اَشْيَاءِ نَبِي بَيْتٍ وَاحِدٍ:  
بَأْتِي وَهِيَ وَالْمَأْسُ وَالْحَصْرُ وَالرَّجْبِيُّ ثَرَى وَمِيَا رَالِدْرُ وَالْتَبْرُ وَالسُّب

pour conclure victorieusement:

فَبِنَا أَمْرًا لَمْ يَزِيدْ فِيهِ وَلَا يَنْقُصُ أَحَدٌ عَلَيَّ أَكْثَرَ مِنْهُ

Jamais Ibn Suhayd ne se serait livré à pareille acrobatie. Un public d'arabophones à qui je lisais des vers sur le déclin de Cordoue attribués à Abu 'Amir par Ibn al-Hatib hochait la tête d'un air désapprobateur et me faisait comprendre que pareille attribution était intachée d'iniquité; la cause nous parut entendue quand je fus arrivé à ceci:

بأطيبهم تنصوريما رندورجيا وبرورما بتصورها تخدّر

J'ai l'air, dans ce festival à la gloire d'Ibn Hazm, de vouloir démolir à plaisir une idole; telle n'est pas mon intention, car je compte ce Cordouan au nombre des plus grandes personnalités de l'Islam. Je voulais simplement essayer de montrer comment Ibn Suhayd, réagissant contre le déclin de la poésie livrée soit au métier soit à l'inspiration populaire, prône l'abandon du *badi'* et du *garib* pour revenir aux grands thèmes de la poésie classique, moderniste ou néo-classique en laissant agir l'inspiration, puisqu'il se considère comme un poète-né. Sa réaction, intéressante, n'en fait pas un chef d'école, et il n'est pas possible de lui associer Ibn Hazm, dont le talent poétique est limité et qui, loin de reproduire, comme le voudrait Petrof "les états d'âme dans leur simplicité primitive", fait appel à la rhétorique et se satisfait d'acrobaties verbales.

Je souhaite pour terminer que de jeunes arabisants espagnols entreprennent des recherches plus approfondies sur ces questions passionnantes et prouvent que la semence jetée par leur maître, E. García Gómez, n'a pas été emportée par le vent du désert.

Ch. P.